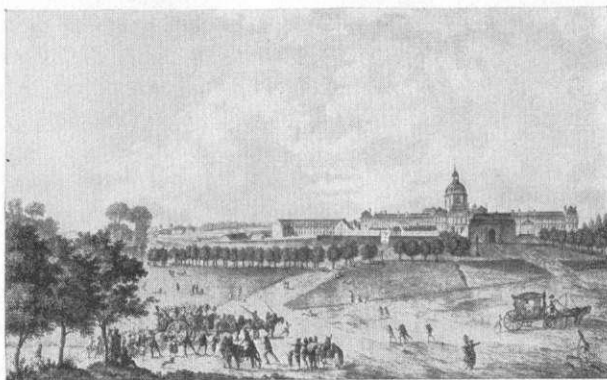


dont les airs profanes inspireront à Montfort des vers religieux, se joindra bientôt à elle et deviendra Sœur de la Conception.

Comme compensation à tant de duretés, Montfort, en dépit des usages imposés par les étroitesse du jansénisme, permet à ses filles la communion quotidienne. Il les initie, en outre, aux merveilles de cette Sagesse qui est l'objet d'un des livres les plus lyriques de la Bible et dont Notre-Dame, dès le seuil de la loi nouvelle, est la plus idéale figuration.

L'œuvre de l'ardent apôtre est en marche. Les puissances de ténèbres s'y attaquent comme à une arme redoutable au service du Dieu qu'elles exècrent. On entend dans sa cellule Montfort lutter contre le Malin et réclamer avec des cris l'aide de Marie. C'est la lutte directe. Mais il en est une autre, sournoise et plus dangereuse. Un jour que, sur les bords du Clain, Montfort voit des jeunes gens provoquer au vice des lavandières, il les fustige de sa discipline à coups redoublés. L'un d'eux se prétend blessé à mort. Sa mère se plaint à l'évêque. Montfort reçoit l'ordre de ne plus célébrer la messe. Cet ordre est bientôt levé, la supercherie de la plaignante ayant été reconnue. Mais le « scandale » causé dans le pays amène la dissolution de l'association des pensionnaires infirmes comme celle de l'embryon de congrégation. Il faut de nouveau que Montfort, apparemment vaincu, s'en aille.

Au temps de Pâques de l'année 1703, voilà, encore une fois, Montfort sur la route de Paris. Sa main s'appuie sur le bâton familial. Son crucifix resplendit sur sa poitrine. Un rosaire enserre ses reins. Il tient sous le bras un bréviaire malmené par les haltes et les voyages. Dans son sac on trouverait une statue de Marie, une Bible, un recueil de ses cantiques, la discipline qui lui sert à châtier les impudiques et surtout à mater sa propre peau. Personne ne l'attend. Les portes qui lui eussent été autrefois ouvertes ne lui sont plus accessibles. Dieu secrètement l'attire, malgré presque sa volonté. Cette fois, ce n'est pas à l'Hôtel-Dieu, mais à la Salpêtrière qu'il se dirige, usé par les fatigues du voyage. Tout n'est que sévérité à la Salpêtrière, depuis ce nom qui lui fut donné lorsqu'on y installa, sous Louis XIII, un arsenal. C'est une austère réplique aux glorieux Invalides. Des pensionnaires de toutes catégories, mendiants, forçats, fous et filles occupent les quarante-cinq corps de bâtiments qui font de cet établissement une véritable cité. La chapelle aux quatre nefs, et que surmonte un dôme construit à l'in-



Vue de la Salpêtrière, prise du Boulevard  
(Dessin de Savard, gravé par Duparc)

térieur de tonneaux découpés, est aujourd'hui une des plus lamentablement délabrées de Paris.

A peine reposé, Montfort devient l'infirmier des quelques milliers de misérables que Louis XIV a fait hospitaliser à la Salpêtrière, sur le conseil de Vincent de Paul. Il a pour eux des attentions, des délicatesses de maman. Il baise les plaies qu'il soigne. Il dorlote ces gueux inconnus. Quand on veut l'indemniser, il refuse. S'il accepte un jour des vêtements, car ses loques ne tiennent plus, il troque un chapeau neuf contre celui d'un mendigot. Mais le personnel de l'hôpital estime que l'ardeur de ce prêtre est une insulte, un reproche permanents à leur routine; une conspiration est ourdie, s'organise; et un

matin, sous son couvert, il trouve un mot d'écrit lui signifiant son congé.

Rue du Pot-de-Fer, dans un taudis dont personne ne veut, sous un escalier qui fait songer à celui de saint Alexis, il s'estime heureux de pouvoir se réfugier, tandis que les sœurs bénédictines du Saint-Sacrement veulent bien, comme autrefois, lui assurer un repas quotidien. Il ne dispose que d'une misérable couchette et d'une écuelle de terre, mais tout l'univers réside dans son réduit. Il est libre, libre, libre. Il se meut dans l'étude des mystères de Dieu avec une joie qui n'a d'égale que le mépris dont il se sait entouré. Il écrit : « Je suis plus que jamais appauvri, crucifié, humilié. Les hommes et les diables me font, dans cette grande ville de Paris, une guerre bien aimable et bien douce. Qu'on me calomnie, qu'on me raille, qu'on déchire ma réputation, qu'on me mette en prison, que ces dons sont précieux! que ces mets sont délicats! Ah! quand serai-je crucifié et perdu au monde. » Ce langage magnifique, on le reconnaît. Il est celui d'un vrai *miles Christi*. C'est le langage d'un Paul. C'est le langage de la folie de la Croix.

Docile aux conseils de son confesseur, Louis-Marie Grignon se remet à la prédication. Il se fait entendre dans une chapelle souterraine de Saint-Sulpice, cependant que l'accès du sémi-

naire lui demeure rigoureusement interdit. Les Jésuites, de leur côté, se dérobent : seul, son ancien professeur et directeur au collège de Rennes, le Père Philippe Descartes, neveu du philosophe, lui est compatissant et soutient ses espoirs. Blain vient quelquefois retrouver le frère de son âme, mais l'attitude plus que circonspecte d'un Leschassier et d'un Brenier semble ébranler sa fidélité. Va-t-il s'éloigner, comme tant d'autres ? Peut-être s'efface-t-il pendant quelque temps du moins, car Montfort déclare un jour : « Je ne connais plus d'amis ici que Dieu seul ; ceux que j'avais autrefois à Paris m'ont abandonné. » Il est l'ordure, la balayure, celui qu'on n'écraserait sans doute pas du pied, mais que l'on ne veut plus reconnaître, que l'on éprouve quelque honte à avoir rencontré.

Toutefois, il ne cesse de croire à ses fondations, celles dont il a jeté les bases comme celles dont le rêve le poursuit obstinément. Il exhorte sa pauvre chère Marie-Louise de Jésus, souvent persécutée, toujours vaillante et parfois héroïque jusqu'au sublime. Il resonge à sa société de prêtres missionnaires, destinés à mener le combat contre le jansénisme, et parvient à créer le séminaire de la future Compagnie de Marie dans une école cléricale que dirige à Paris, rue des Cordiers, près du collège Louis-le-Grand, son camarade, l'abbé Poulard des Places.

Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, le charge, entre temps, de réformer les Ermites du Mont-Valérien. Leur communauté existait depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle : tous laïques, à la seule exception de leur supérieur, qui devait être prêtre, ils vivaient de légumes, travaillaient la terre, confectionnaient des bas au métier et gardaient le silence. Ils avaient dressé sur le mont qui domine la région parisienne un imposant Calvaire où, à droite et à gauche de la croix du Christ, figurait le gibet des deux larrons. Restauré en l'an 1634, ce calvaire, devait être en 1840 transféré dans la clôture de l'église Saint-Pierre-de-Montmartre. Il donnera à l'abbé Grignon, l'idée du monument dont le nom se trouve étroitement associé à celui de Pontchâteau.

Auprès des solitaires, qu'un contact avec le monde avait conduit à se relâcher de leur règle initiale et que la gangrène janséniste commençait de corrompre, l'apostolat de Montfort fut rapidement efficace et on le vit regagner en peu de temps sa cellule de la rue du Pot-de-Fer et reprendre cette vie contemplative en laquelle réside le secret de sa vie publique et de ses victoires. Mais Dieu veut ce pauvre ailleurs que sous un étouffant escalier.



## XII

« Monsieur, nous, quatre cents pauvres, vous supplions très humblement, par le plus grand amour de la gloire de Dieu, nous faire venir notre vénérable pasteur, celui qui aime tant les pauvres, monsieur Grignon. » Ce naïf et touchant message, adressé au supérieur de Saint-Sulpice, par les gens de l'hôpital de Poitiers, fit plus auprès de Montfort que les supplications, deux fois répétées, de Mgr de la Poype (de qui la précieuse *Méthode des Ecoles charitables* sera plus tard, grandement profitable au fondateur d'écoles que fut Montfort). Il ne peut résister à ceux qui voient en lui leur « Ange ». Une bonne âme lui remet dix écus pour son voyage. Il s'empresse de les faire glisser dans la sébile d'un mendiant. Là-bas il est investi de la charge de directeur de l'hôpital. Des feux de joie s'allument pour le fêter. Les administrateurs eux-mêmes, si formalistes et si près de leurs dossiers et de leurs papiers, sont en liesse. Mais à ce jour de gloire succèdent de prosaïques et durs lendemains. Son sous-directeur lui rend ce témoignage, qui vaut d'être reproduit tout entier et qui montre à quel prix Montfort acheta le relèvement d'une œuvre

qu'une année de désordre et de divisions avait tout simplement mise par terre : « Les travaux de M. Grignon étaient si pénibles à la fois pour son âme et pour son corps; ses exercices de piété si continuels et ses mortifications si ininterrompues que j'ai toujours regardé comme une sorte de miracle qu'il ait pu faire tout cela sans mourir mille fois... L'oraison mentale, l'office divin, la célébration des saints mystères, les exercices du confessionnal, la prédication, les catéchismes, la visite des malades ou des pécheurs, le chant des cantiques spirituels, l'occupaient continuellement et incessamment. Malgré des travaux si pénibles, il jeûnait sévèrement et exactement trois fois par semaine..., et son unique repas était alors un potage maigre, avec deux œufs et un peu de fromage. Toujours il était chargé de chaînes de fer autour du corps et des bras, si étroitement qu'à peine pouvait-il se courber, et meurtri par des macérations sanglantes et fréquentes. Il couchait sur un peu de paille, et fort mal couvert. Il ne mangeait souvent que du pain bis, et mettait toujours les deux ou les trois quarts d'eau dans son vin. A tous nos repas du soir et du matin, il faisait ordinairement mettre à notre table un pauvre, et ordinairement ce pauvre, dont il buvait le reste, était ou *écrouellé* ou atteint de quelque autre mal dangereux et capable de causer de l'horreur. Cependant il n'en a jamais été incommodé.

» M. Grignon avait un don particulier pour adoucir les pauvres, souvent irrités par les rigueurs d'un hôpital, et, quand il trouvait de la résistance, ou que la correction aigrissait leur mauvaise disposition, il se mettait à genoux, fût-ce dans la boue, tête nue, en leur promettant qu'il ne se lèverait point qu'il ne les vît tranquilles; aussitôt ils se mettaient eux-mêmes à genoux et demandaient pardon. Et quand, dans toutes ces rencontres et autres semblables, il essayait quelque outrage piquant jusqu'au vif, comme il lui arrivait presque tous les jours, il avait coutume de dire que c'était là son gain personnel et la récompense de sa bonne intention. »

Mais décidément cet hôpital était un lieu impossible. Il semble que le Malin se soit particulièrement appliqué à y déchaîner les jalousies et les colères. Montfort, après quelques mois d'enthousiaste popularité, connaît de nouveau la morsure des calomnies, le venin de la mauvaise foi. De qui prendra-t-il conseil, maintenant, devant une résistance à son influence qui lui paraît humainement insurmontable? Il s'humiliera jusqu'à s'adresser à la jeune novice qu'il a introduite dans cette maison et qu'il devra y laisser seule : « Mon Père, lui répond-elle, avec la hardiesse des enfants de l'Esprit d'en haut, il vaut mieux que vous quittiez l'hôpital. »

Le même soir, Montfort démissionnait.

XIII

Grignon de Montfort a trente et un ans, et l'heure a sonné de sa véritable mission, de l'activité pour laquelle il se sait placé parmi les hommes. Non pas qu'il ait considéré comme une tâche secondaire les très humbles fonctions qu'il lui fut donné de remplir auprès des pauvres; mais plus que les corps malades le préoccupent les âmes rongées par le péché, les âmes qui n'accomplissent pas leur destinée, dont la vie passe à côté de l'Amour. Il risque auprès de Mgr de La Poype une démarche osée, qu'il n'eût jamais voulu tenter précédemment mais qu'il n'a plus aucune raison de différer. Qu'on lui permette de prêcher des missions à Poitiers et dans le pays environnant; qu'il lui soit loisible de relever les temples qui s'écroulent et de pourvoir aux besoins spirituels des âmes : voilà ce qui lui tient à cœur et qu'il attend de son chef. Mgr de La Poype approuve et donne avec confiance son *licet*. Montfort sera directeur de la maison dite des « Pénitentes », sise au milieu de la ville, et de là il pourra, aidé de quelques autres prêtres, bien choisis, étendre son rayon d'action dans tous les quartiers.

Le missionnaire se prépare par une retraite de dix jours, au cours de laquelle les assauts de Satan se feront plus furieux que jamais. Mais le voilà prêt. Equipé à neuf, armé jusqu'aux dents, il entre en campagne, et ce que l'on voit d'abord en pleine lumière, quand il avance vers ces auditoires populaires, c'est son crucifix tendu à grande distance de son corps déchiré par les macérations. De l'orateur, il possède les plus beaux dons. Sa formation théologique est sans faille. Sa connaissance des hommes, sans lacune. Sa physionomie possède un relief qui attire et qui retient. Son regard merveilleusement expressif lance des jets de feu, où une immense bonté s'associe aux sévérités nécessaires. Sa voix est ardente, pleine et puissante. Il sait ce qu'aiment et ce qui frappe les foules : les images familières, les comparaisons saisissantes, les concrétisations hardies viennent sans recherche, affluent, illuminent le sujet et en gravent inoubliablement les données dans les esprits et dans les cœurs. Par des emprunts à la vie quotidienne, aux préoccupations terre à terre de ses auditeurs, il fait passer le rappel des sublimes réalités. Sa théologie s'appuie sur la terre, sur la tâche des hommes, sur leur besoin vital, sur leur amour, sur leur misère, sans que la moindre tendance immanentiste avant la lettre n'y puisse être décelée. Il est des orateurs, d'ailleurs fort éloquents, qui s'écoutent déroulant, en deux ou trois points, la

fresque de tel ou tel mystère sacré, sans soupçonner que, du plein ciel où ils les appellent, ceux qui les écoutent sont pratiquement incapables de reporter dans leurs allées et venues de tous les jours les enseignements dont ils les ont nourris. Ni un Montfort, ni plus près de nous un Curé d'Ars ne perdent de vue que ce que l'homme de la rue va chercher au pied d'une chaire, c'est le moyen de donner un sens à une besogne matérielle, à des difficultés ménagères, à des soucis de citoyen qui, jour après jour, pèsent sur son existence et le penchent toujours un peu plus sur la poussière d'où il est issu et d'où il voudrait s'évader.

L'attention de son auditoire connaît-elle quelque relâchement? Ou veut-il le récompenser d'une assiduité méritoire? Montfort sortira de sa « réserve » son pieux arsenal d'images, sa sainte bimbeloterie, son appareil de bougies et de fleurs dorées, ses régimes de croix et de médailles. Moyenâgeux jusqu'à l'allure en ce xviii<sup>e</sup> siècle commençant, il reprend la tradition abandonnée des drames et des mystères, et se plaît notamment à jouer la « Mort du Pécheur » qui oppose le prêtre et les bons anges aux esprits sataniques. Ses sermons seront rituellement précédés et suivis du chant des cantiques qu'il a composés, qu'il entonne lui-même et qu'il invite la foule à reprendre en chœur. Ces cantiques, dont un gros recueil a pu être constitué, sont



encore sur toutes les lèvres : c'est le « Vive Jésus, vive sa Croix » qui préside aux innombrables érections de calvaires; c'est ce chef-d'œuvre qui s'intitule « O l'Auguste Sacrement » et qui, comme les hymnes de l'Aquinat, contient, en quelques strophes, toute la doctrine eucharistique; ce sont les chants de pénitence tels que « Sous le firmament, tout n'est que changement »; « Reviens, pécheur, à ton Dieu qui t'appelle »; ce sont surtout les morceaux dédiés à la Vierge et qui odorent comme la rose devant les mois de Marie de village : ainsi le « Je mets ma confiance » et « Par l'Ave Maria, le péché se détruira »... Enfin, il ne quitte pas une paroisse sans y créer des confréries du Saint-Sacrement, du Rosaire, et des Sociétés de Vierges et de Pénitents assujettis à certains pieux exercices et qui renonçaient au mariage pour un an.

Montfort prêche sa première mission dans le faubourg de Montbernage, où pêle-mêle vivent des ouvriers terrassiers, des aubergistes et de très modestes commerçants; le soir, il ne fait guère bon s'y aventurer : des filles et de mauvais garçons y sont à l'affût des aubaines. Des hurlements de haine accueillent l'homme à la soutane. Des injures grossies d'obscénités le souffletent en plein visage. Calme, souriant, Montfort aborde les plus enragés, leur tend la main, s'informe de leur santé, trace sa bénédiction sur des fronts d'enfants, et parle avec tant de douceur, tant

d'amour ému et vrai qu'il gagne peu à peu la sympathie de ce peuple hétéroclite. Comme il n'y a là ni église ni chaire, il rassemble son monde dans une grange dite de la Bergerie, où le soir danse la folle jeunesse du quartier, devant un haut crucifix et des étendards figurant les mystères du Rosaire. Ce lieu d'abomination sera élu pour centre de la mission. Des processions, parcourant les rues du faubourg, y mèneront la foule des hommes qui, au lieu d'insulter grossièrement les prêtres comme autrefois, suivront, la tête découverte, la croix du Christ, et chanteront avec foi les cantiques du repentir. Le dernier jour, chacun baisera une statuette de la Vierge en disant : « Je me donne tout entier à Jésus-Christ, par les mains de Marie, pour porter ma croix à sa suite, tous les jours de ma vie. » Pendant quarante ans, un ouvrier, Jacques Goudeau, se chargera d'assurer un prolongement à cette magnifique mission en récitant, dimanches et fêtes, la prière. Les Filles de la Sagesse gardent précieusement, aujourd'hui, l'oratoire installé dans l'ancienne grange et où l'on vénère une image de Notre-Dame offerte par Montfort et qui porte le nom de « Notre-Dames-des-Cœurs ».

L'étonnant missionnaire est tellement attaché à son œuvre qu'il se refuse les plus naturelles et les plus pures joies humaines. A vrai dire, son détachement date de son départ de Rennes, mais

une lettre, datant de l'époque de ses premières missions, nous laisse voir à quel point il est consommé. Il dit à sa mère : « Quoique je ne vous écrive pas, je ne vous oublie pas dans mes prières et sacrifices. Je vous aime et honore d'autant plus parfaitement que ni la chair ni le sang n'y ont plus de part. Ne m'embarrassez point de mes frères et sœurs. J'ai fait pour eux ce que Dieu a demandé de moi par charité; je n'ai, pour le présent, aucun bien temporel à leur faire, étant plus pauvre que tous; je les remets, avec toute la famille, entre les mains de Celui qui l'a créée. Qu'on me regarde comme un mort! Je le répète,



Cl. de Lezarduy  
Frère Mathurin

afin qu'on s'en souviene : Qu'on me regarde comme un mort! »

C'est encore au même moment qu'il rencontre, par hasard, dans l'église des Pénitentes, un jeune homme inconnu, originaire de Bouillé-Loretz, Deux-Sèvres, et qui prie

comme un prédestiné. Montfort l'appelle et, après quelques minutes de conversation, lui dit simplement, comme le Christ à ses premiers disciples : « Suis-moi. » Ce sera le frère Mathurin qui, désormais, ne quittera plus le missionnaire, fera avec lui le catéchisme et enseignera de jeunes écoliers.

Mais les missions vont se succédant dans les paroisses de Poitiers et dans les environs, à Saint-Savin notamment. A l'église des Calvairiennes, où chaque soirée fut triomphale, Montfort eut l'idée d'inviter les fidèles à apporter sur une place proche de l'église les livres et les gravures impudiques qu'ils pouvaient avoir chez eux. Près de cinq cents volumes furent ainsi amoncelés en forme de bûcher. Il se proposait d'y allumer le feu après le sermon. Mettant à profit son absence, des jeunes gens dressèrent au-dessus du tas un mannequin représentant une femme dont les boucles d'oreille étaient des saucisses. Le grand vicaire M. de Villeroi, avisé en l'absence de l'évêque, vint sur les lieux et, coupant la parole à l'abbé Grignon qui donnait alors son sermon, le somma de se taire et de renoncer à son autodafé comme à la plantation de croix qui devait avoir lieu à la fin de la cérémonie. Après le départ du vicaire général, Montfort dit simplement : « Mes frères, nous nous disposions à planter une croix à la porte de cette église. Dieu ne l'a pas voulu. Nos supérieurs s'y opposent.



Plantons-la dans nos cœurs : elle y sera mieux placée que partout ailleurs. » L'auditoire fut grandement touché et retint ces paroles plus que le souvenir du pénible incident. Mais les livres licencieux furent ramassés, en grand désordre, par des écoliers, et bientôt Mgr de la Poype interdira toute prédication à l'infortuné missionnaire et lui fera comprendre que sa présence dans le diocèse est désormais indésirable.

XIV

Il reste toujours à Montfort la ressource de la route. Or, la route la plus courte, pour lui, en ce moment est celle qui mène à Rome, au visage visible du Christ invisible. Il plante son cher frère Mathurin à Poitiers, où celui-ci attendra ses consignes. Il laisse des instructions précises et le partage de ses vastes espoirs à la sœur Marie-Louise de Jésus. A ceux qu'il vient de renouveler par la vertu de l'Évangile vivant, il adresse ce message tout plein des battements de son cœur :

« Chers habitants de Montbernage, Saint-Saturnin, la Résurrection et autres, qui avez profité de la mission que Jésus-Christ, mon maître, vient de vous faire.

» Ne pouvant vous parler de vive voix parce que la sainte obéissance me le défend, je prends la liberté de vous écrire sur mon départ comme un pauvre père à ses enfants, non pas pour vous apprendre des choses nouvelles, mais pour vous confirmer dans les vérités que je vous ai dites. L'amitié chrétienne et paternelle que je vous porte est si forte, que je vous garderai partout

dans mon cœur, à la vie, à la mort et dans l'éternité...

» Souvenez-vous donc, mes chers enfants, ma joie, ma gloire et ma couronne, d'aimer ardemment Jésus-Christ, de l'aimer par Marie, de faire éclater partout et devant tous votre dévotion véritable à la très Sainte Vierge, notre bonne Mère, afin d'être partout la bonne odeur de Jésus-Christ, afin de porter constamment votre croix à la suite de ce bon Maître et de gagner la couronne et le royaume qui vous attend; ainsi, ne manquez point d'accomplir et pratiquer fidèlement vos promesses de baptême et à dire tous les jours votre chapelet en public ou en particulier, à fréquenter les sacrements, au moins tous les mois.

» Je prie mes chers amis de Montbernage, qui ont l'image de ma bonne Mère et mon cœur, de continuer et augmenter la ferveur de leurs prières, de ne point souffrir impunément dans leur faubourg les blasphémateurs, jureurs, chanteurs de vilaines chansons et ivrognes.

» Il faut, mes chers amis, il faut que vous serviez d'exemple à tout Poitiers et aux environs. Qu'aucun ne travaille le jour des fêtes gardées; qu'aucun n'étale et n'entr'ouvre pas même sa boutique, et cela contre la pratique ordinaire des boulangers, bouchers et revendeuses, et autres qui volent à Dieu son jour, et qui se précipitent malheureusement dans la damnation, quelques

beaux prétextes qu'ils apportent, — à moins que vous n'ayez une véritable nécessité reconnue par votre digne curé.

» Ne travaillez point les saints jours en aucune manière, et Dieu, je vous le promets, vous bénira dans le spirituel, et même le temporel, en sorte que vous ne manquerez pas du nécessaire. Je prie mes chères poissonnières de Saint-Simplicien, bouchères, revendeuses et autres, de continuer le bon exemple qu'elles donnent à toute la ville par la pratique de ce qu'elles ont appris dans la mission...

» ...Il ne faut pas douter qu'étant unique (sans doute seul) et pauvre, je périrai, à moins que la très Sainte Vierge et les prières des bonnes âmes, et en particulier les vôtres, ne me soutiennent et ne m'obtiennent de Dieu le don de la parole, ou la divine Sagesse, qui sera le remède à tous mes maux et l'arme puissante contre mes ennemis. Avec Marie, tout est aisé; je mets ma confiance en elle, quoique le monde et l'enfer grondent. C'est par Marie que je cherche et que je trouverai Jésus, que j'écraserai la tête du serpent et que je vaincrai tous mes ennemis et moi-même pour la plus grande gloire de Dieu.

» Adieu, sans adieu; car si Dieu me conserve la vie, je repasserai par ici, soit pour y demeurer quelque temps, soumis à l'obéissance de votre illustre prélat, si zélé pour le salut des âmes et si compatissant à mes infirmités, soit pour pas-

ser dans un autre pays, parce que, Dieu étant mon Père, j'ai autant de lieux ou demeures qu'il y en a où il est injustement offensé par les pécheurs... »

Nous sommes au début du carême de l'an 1706. A pied, tel que nous l'avons vu se rendre à Fontevrault, aux Ardilliers, à Paris et autres lieux, le Père de Montfort — on ne le connaît plus que sous ce vocable — se dirige à grande allure, au mépris des mépris, vers la capitale de la catholicité. Il faut renoncer à vouloir donner une idée même approximative des fatigues, des souffrances et des humiliations d'un tel voyage. Montfort n'est cependant pas seul. Un écolier espagnol, qui a trente sous en poche pour les quinze cents kilomètres du parcours, lui demande de l'accompagner, mais il le contraint, en retour, à abandonner son modeste pécule aux mendiants de la route pour que, comme lui, il n'attende rien que d'un secours providentiel.

L'Ombrie, mesurée, claire, douce, accueillante, put reconnaître en la personne du missionnaire breton un frère authentique de François Bernardone. Les pierres d'Assise, les roses épanouies des temples franciscains, les oliviers aux flammes vives, les pampres paresseusement allongés comme de démesurés reptiles, les cyprès adoreurs le virent monter, degrés par degrés, au plus haut du Subasio. Il devait y laisser choir son corps épuisé et s'élever son âme, jamais plus

enthousiaste, devant l'autel où saint François avait aimé l'Amour que les hommes n'aiment pas. A Lorette, il vécut quinze jours dans l'intimité de la première famille chrétienne rendue plus sensible par la *Santa Casa*, déposée, au XIII<sup>e</sup> siècle, par les Anges. Un habitant le voyant célébrer la messe avec un recueillement inaccoutumé chez les autres prêtres lui offrit l'hospitalité. Il lui restait encore une longue étape à parcourir avant d'arriver à Rome. Dès qu'il aperçut le dôme de Saint-Pierre, il verse des larmes, tombe à genoux, ne peut contenir la joie dont son cœur déborde. Il ne veut plus désormais que marcher pieds nus et il suspend à son bâton ce qui reste de ses souliers.

Le 6 juin, le Père de Montfort est reçu en audience par le pape Clément XI. Il lui expose sa doctrine ascétique relative au rôle et aux prérogatives de Marie, corédemptrice de l'humanité, et son plan d'évangélisation. Non seulement cette doctrine et ce plan furent hautement approuvés par le Souverain Pontife, mais ce dernier conféra à son fils spirituel le titre officiel de missionnaire apostolique, qui constituera une recommandation et une introduction auprès des évêques de France. Comme Montfort, tenu en suspicion jusque-là par ceux-ci, demande au Saint Père s'il n'y a pas là une indication du Ciel et s'il ne doit pas quitter son pays et gagner les missions lointaines, il s'entend formellement



répondre : « Votre zèle a un assez vaste champ en France. N'allez point ailleurs, et travaillez avec une parfaite soumission aux évêques, dans les diocèses où vous serez appelé. Dieu, par ce moyen, donnera bénédiction à vos travaux. »

A la fin de l'audience, Clément XI bénit et indulgencia un crucifix d'ivoire que lui présenta Montfort. Fixé au bout de son bâton de pèlerin, ce crucifix l'assistera dans tous ses voyages.

A peine rentré de Rome, il se rend à Ligugé, à l'abbaye Saint-Martin. Les Jésuites occupent provisoirement cette maison bénédictine. Le frère Mathurin, qui l'y attend, ne le reconnaît pas. A Poitiers, M. de Villeroi, devenu omnipotent, l'expulse, sans attacher d'importance au titre dont le pape l'a honoré. A Fontevault, il est congédié du monastère comme un simple vagabond. A Saumur, où il se rend après avoir été prier Notre-Dame des Ardillers, il aide celle qui deviendra la bienheureuse Jeanne de la Noue à élaborer les statuts de la congrégation de Sainte-Anne. Au Mont Saint-Michel, il reçoit de l'Archange l'invulnérabilité d'âme dont il a besoin pour ravir à Lucifer une multitude de proies humaines.

Le Père de Montfort éprouve-t-il le besoin de reprendre contact avec son pays nourricier? On le retrouve à Rennes, peu après son pèlerinage au Mont-Saint-Michel, et, au lieu de descendre chez ses parents qui y habitent et qui l'eussent peut-être détourné de sa vocation, il s'installe chez une vieille femme, dans un taudis où fréquentent des rouliers, et où, pour peu d'argent, on lui sert du lait et des galettes de blé noir. C'est là que le découvre son oncle M. de la Visnelle-Robert, sacriste à l'église Saint-Sauveur. Sur ses instances, il accepte d'aller dîner une fois dans sa famille, où il se montre plus gai et plus enjoué qu'il n'a jamais été. L'évêque de Rennes, Mgr de Beaumanoir de Lavardin, ami de la marquise de Sévigné (elle écrit à son sujet : « c'est un homme admirable; il ne pèse rien, ni ses gens aussi; ...on le voit peu, il trotte assez, et ne hait pas d'être dans sa chambre »), veut bien l'autoriser à prêcher dans les communautés et dans les paroisses. Cependant, il joue et ruse avec les foules trop enclines à l'idolâtrer, il semble se plaire à leur ménager des étonnements : un jour, il refuse de prêcher et dit qu'il se contentera de

méditer à voix haute; lorsqu'il arrive aux souffrances de Jésus, tout l'auditoire, en larmes, se prosterne.

On voudrait qu'il restât dans le diocèse de Rennes; mais il disparaît. On le retrouve, à la Toussaint de 1706, au village de la Béchelleraie, où vivait encore sa nourrice, la mère André. Il a chargé son fidèle frère Mathurin de demander à cette dernière si elle veut bien l'héberger, mais il recommande qu'on ne le nomme pas. La mauvaise réputation du missionnaire vagabond est telle que la vieille femme refuse de le recevoir. Quand elle apprendra, quelques jours plus tard, qui il est, elle viendra s'excuser en pleurant. Montfort, par compassion, accepte de prendre un repas chez elle, mais il ne voulut pas y loger. « André, André, lui dit-il, si, hier soir, je vous avais demandé le couvert au nom du prêtre Grignon de Montfort, vous me l'auriez accordé. Je vous l'ai demandé au nom de Jésus-Christ, votre Dieu et le mien, et vous me l'avez refusé. C'est une grande faute que vous avez commise, non pas contre moi, mais contre Jésus-Christ. »

Sollicité par le bon chanoine Jean Leuduger, de Saint-Brieuc, supérieur des missionnaires de ce diocèse, de qui il avait entendu parler dès le collège et à qui, se trouvant à Nantes chez M. Levêque, il avait déjà rêvé d'offrir ses services, il organise missions et retraites de février

à septembre 1707. A La Chèze, il vient accomplir à la lettre une prophétie de saint Vincent-Ferrier qui, devant les ruines de la chapelle de Notre-Dame de Pitié, avait dit trois cents ans plus tôt, entrevoyant le relèvement de ce sanctuaire : « Cette œuvre de réparation est réservée à un homme que le Tout-Puissant fera naître dans les temps reculés, homme qui viendra en inconnu, qui sera beaucoup contrarié et bafoué, et qui, cependant, avec la grâce de Dieu, viendra à bout de cette entreprise. » A Montcontour, le Père de Montfort s'attaque à des jeunes gens et à des jeunes filles qui dansent, accompagnés de violons, un jour de dimanche. Il s'empare des instruments et veut les briser. Il s'agenouille devant les danseurs et, d'une voix éclatante, leur crie : « Que tous ceux qui sont du parti de Dieu fassent comme moi. » Et Bretons et Bretonnes d'imiter l'impétueux missionnaire et de réciter avec lui des dizaines de chapelet. Ne s'avise-t-il pas, dans la même localité, de profiter d'une exceptionnelle affluence pour entreprendre une quête en faveur des âmes du Purgatoire, ce qui était contraire aux habitudes de ses confrères? Les prêtres qui l'assistent dans cette mission se scandalisent et se plaignent fortement en présence de M. Leuduger. Par faiblesse, celui-ci informe le Père de Montfort qu'il se passera désormais de son concours.

Réconforté, remis encore « à neuf » par une

retraite au prieuré de Saint-Lazare, le Missionnaire du Pape va bientôt descendre vers Nantes. Ses parents le supplient, entre temps, de revenir chez eux. « Je veux bien, dit-il tranquillement, mais à condition que vous ferez un grand repas, pour que j'y puisse convier tous mes amis. » Au jour fixé, il fait entrer dans la salle-à-manger familiale tout ce qu'il peut rencontrer de mendiants, d'aveugles et d'éclopés dans les mauvais quartiers de Rennes. Il songe à faire édifier, sur la butte de la Motte, qui s'élève au milieu de la vallée du Meu, un calvaire semblable à celui du Mont-Valérien. La croix principale est achetée. Les travaux commencent. Mais brusquement le duc de la Trémoille, circonvenu par des prêtres jansénistes, s'oppose au projet de Montfort. « Quoi que vous fassiez, déclare le missionnaire à l'envoyé du duc, ce lieu deviendra un lieu de prières. » Je ne saurais dire si la prédiction s'est réalisée, mais pendant des siècles elle s'est répétée de foyer en foyer au pays de Montfort-sur-Meu.

On suppose que c'est à l'intervention du grand chantre de la cathédrale, M. Barrin, son ami de toujours, que le Père de Montfort dut d'aller prêcher des missions dans le diocèse de Nantes. L'année 1708 le vit, régulièrement accompagné de frère Mathurin et d'un nouveau disciple, le frère Jean, dans la paroisse Saint-Similien, puis à Vallet, pays où mûrit ce fameux vin de muscadet qui marque l'unité du pays nantais; à la Chevrolière où le curé en personne vint dans l'église faire obstacle à la prédication du saint missionnaire, épreuve qui combla de joie ce dernier au point que, sur-le-champ, il fit entonner le *Te Deum*; enfin à Vertou et à Saint-Fiacre. Dès le premier jour, à Vertou, la foule accourut en si grand nombre que le Père de Montfort s'en émut. « Son air affligé, devait rapporter plus tard le prêtre qui l'assistait, me fit croire à quelque grand malheur. Il me dit, en soupirant d'une manière si triste qu'il me glaça le cœur : « Mon cher ami, que nous sommes mal ici ! — Point du tout, lui répondis-je. Où irions-nous pour être mieux ? Nous avons tout à souhait et tout en abondance. — C'est que